



MINISTÈRE  
DE L'ÉDUCATION  
NATIONALE  
ET DE LA JEUNESSE

*Liberté  
Égalité  
Fraternité*

Après **NOSTALGIE DE LA LUMIÈRE** et **LA CORDILLÈRE DES SONGES**

Prix Jean Renoir des lycéens 2023

Dossier pédagogique



FESTIVAL DE CANNES  
SÉLECTION OFFICIELLE 2022

# MON PAYS IMAGINAIRE

UN FILM DE PATRICIO GUZMÁN

SCÉNARIO ET RÉALISATION PATRICIO GUZMÁN PRODUCTION RENATE SACKSE COPRODUCTION ALEXANDRA GAUVIS avec SAMUEL LAÏO et JUAN CARLOS MALDONADO AVEC ERIC DUPAS CLARIE CAHU avec LAURENCE MARQUETTER avec ANJALA MIRANDA Y TOBAR PRODUCTION EXECUTIVE BENJAMIN LABAROT PRODUCTION ASSOCIÉE BRIVIO PAVINO OLIVIER PÈRE FABRICE PUCHAULT RÉMI BUIBAR  
UNE COPRODUCTION ATACAMA PRODUCTIONS ARTE FRANCE CINEMA MARKET CHILE PANTALLA CINES avec le soutien de LA RÉGION ÎLE DE FRANCE en PARTENARIAT AVEC LE CNC avec le soutien de CREATIVE EUROPE PROGRAMME MEDIA avec la participation de ARTE FRANCE CINEMA avec la participation de CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE  
avec le soutien du CONSEIL NATIONAL DE LAS CULTURAS LAS ARTES Y EL PATRIMONIO DISTRIBUITION FRANCE ET ENCELESTROTECHNOLOGIES PYRAMIDE



arte

RTS

PANTALLA | CINES

Poly  
sort

France  
Ile de France

CNC

CNRS

ARTE

FRANCE

FRANCE

FRANCE

FRANCE

FRANCE

FRANCE

FRANCE

FRANCE

FRANCE

CINÉMA 100% FRANÇAIS

Groupement National  
des Cinémas de Recherche



**Auteur du dossier :**

**Philippe Leclercq**

© Ministère de  
l'Éducation nationale  
et de la Jeunesse

Crédits

iconographiques :

© Pyramide, sauf

affiche : Nicole Kramm

/ Pyramide

## Mon pays imaginaire

**DE PATRICIO GUZMÀN**

Le Prix Jean Renoir des lycéens est attribué par un jury de 1.500 lycéens de toute la France à un film français ou étranger parmi sept longs métrages sortis durant l'année scolaire vus collectivement en salle de cinéma.

Le prix Jean Renoir des lycéens est organisé par le ministère de l'Éducation nationale et de la Jeunesse, en partenariat avec le Centre national du cinéma et de l'image animée, la Fédération nationale des cinémas français et avec la participation des Ceméa, des Cahiers du cinéma, de Positif, de Sofilm et de l'Entraide du cinéma et des spectacles

En savoir plus :

[eduscol.education.fr/3397/prix-jean-renoir-des-lycéens](https://eduscol.education.fr/3397/prix-jean-renoir-des-lycéens)

### Synopsis

« Octobre 2019, une révolution inattendue, une explosion sociale. Un million et demi de personnes ont manifesté dans les rues de Santiago pour plus de démocratie, une vie plus digne, une meilleure éducation, un meilleur système de santé et une nouvelle Constitution. Le Chili avait retrouvé sa mémoire. L'événement que j'attendais depuis mes luttes étudiantes de 1973 se concrétisait enfin. »

Réalisation : Patricio Guzmàn

Production : Atacama Productions

Coproduction : Arte France Cinéma, Market Chile

Distribution : Pyramide

Pays de production : Chili, France

Durée : 1 h 23

Sortie : 26 octobre 2022

## Entrée en matière



### Pour commencer

Depuis cinquante ans qu'il réalise des documentaires, Patricio Guzmán Lozanes apparaît aujourd'hui comme le cinéaste incontesté de la mémoire du Chili.

Né à Santiago en 1941, il entame des études de cinéma en 1963, qu'il poursuit à la prestigieuse Escuela Oficial de Cine de España de Madrid, entre 1966 et 1969.

En 1970, les événements politiques qui secouent le Chili le poussent à rentrer au pays. Les conservateurs, aux « affaires » depuis des décennies, ont été défaits aux élections présidentielles par une coalition de partis de gauche, l'Unité populaire (UP), emmenée par le candidat socialiste Salvador Allende. L'année suivante, Patricio Guzmán réalise *La Première Année*, un documentaire sur les premiers mois d'exercice du pouvoir du gouvernement Allende. Le jeune cinéaste est alors remarqué par Chris Marker, de passage à Santiago, qui lui propose de sortir son film en France. Les deux hommes se lient d'amitié et Marker l'aide quelque temps plus tard à produire son nouveau projet, en lui fournissant entre autres de la pellicule.

Début 1973, neuf mois avant le coup d'État militaire du 11 septembre par Augusto Pinochet, Patricio Guzmán se lance alors dans un travail inédit, consistant à filmer l'expérience de la gauche chilienne au pouvoir. Ce sera *La Bataille du Chili* (1974-1979), une trilogie documentaire dénonçant le mécanisme politique qui conduisit au renversement du président Allende. Le film, fondateur de la démarche bientôt obsessionnelle de son auteur pour le roman national, lui vaut d'être arrêté et incarcéré

pendant deux semaines par le régime de Pinochet. Relâché, Guzmán quitte le Chili, à 32 ans, à la mi-octobre 73.

Réfugié d'abord à Cuba, puis en Espagne, il finit par s'installer à Paris. Le cinéaste continue cependant de s'intéresser au passé de son pays, en rendant hommage au rôle joué par l'Église catholique pendant les années de dictature (*Au nom de Dieu*, 1987). Il s'écarte ensuite de l'histoire politique du Chili, et réalise *La Croix du Sud* (1992), sur la ferveur religieuse qui imprègne toute l'Amérique latine, puis *Les Barrières de la solitude* (1995), histoire d'un village mexicain racontée par ses habitants. Mais, en 1997, après vingt-quatre ans d'exil, Patricio Guzmán remet le traumatisme des « années de plomb » sur le métier et questionne une nouvelle fois la mémoire de son pays, alors en pleine expansion économique et enclin à l'oubli (*Chili, la Mémoire obstinée*). Avec *Le Cas Pinochet* (2001), il se penche ensuite sur les actions en justice menées à Santiago et à Londres par les (familles de) victimes de tortures et de meurtres commis sous le règne du dictateur. En 2004, trente ans après *La Bataille du Chili*, le cinéaste revient sur la figure de Salvador Allende dans un documentaire éponyme. Entre témoignages et images d'archives, *Salvador Allende* analyse à la fois la vague d'espoir suscitée par le président révolutionnaire, démocratiquement élu en 1970, et le rôle joué par la grande bourgeoisie chilienne dans sa destitution.

Après *Mon Jules Verne* (2005), regard croisé entre l'imaginaire vernien et la science contemporaine, Patricio Guzmán renouvelle soudainement, et magistralement, son cinéma. *Nostalgie de la lumière* (2010), premier segment de ce qui forme aujourd'hui un triptyque poético-politique, proche de l'essai cinématographique, avec *Le Bouton de nacre* (2015) et *La Cordillère des songes* (2019), offre de revisiter l'histoire chilienne qui, aux yeux de son auteur, se trouve gravée dans le sol et les éléments qui le composent. Guzmán tourne ainsi *Nostalgie de la lumière* dans le désert d'Atacama, au nord du Chili, où gisent enfouis les ossements des opposants disparus sous le régime de Pinochet (1973-1990). Dans *Le Bouton de nacre*, l'océan est un tombeau, où ont été précipités des centaines de corps torturés, et lestés de rail en métal, durant la dictature. La montagne, enfin, est interrogée dans *La Cordillère des songes*, comme témoin du tremblement de terre que fut le coup d'État de 1973 dont l'onde de choc, autocratique et ultralibérale, est toujours largement perceptible dans le Chili d'aujourd'hui. Un Chili, certes passé à la démocratie, mais dont les terres continuent d'appartenir à quelques familles richissimes et dont l'armée, protégée par ses chars, peut tirer impunément sur sa propre population quand elle manifeste dans la rue...

### Fortune du film

Coutumier de la Croisette, le réalisateur chilien Patricio Guzmán y était une nouvelle fois présent en 2022 pour présenter *Mon pays imaginaire*, son dernier opus documentaire, projeté en séance spéciale lors de la 76<sup>e</sup> édition du Festival international du film de Cannes.



**Zoom**



Sur une place de la capitale chilienne, un alignement de jeunes femmes, en rangs serrés, se tient debout, le corps droit, les deux pieds bien posés sur le sol, les yeux bandés, le bras gauche et l'index pointés devant elles, en signe manifeste d'accusation. Shorts, débardeurs, tee-shirts courts, collants noirs ou jambes nues, ventres à découvert (ou pas), toutes arborent une tenue volontiers sexy. Toutes portent le foulard vert, symbole de la lutte pour le droit à l'avortement, inventé par des militantes féministes en Argentine en 2003. Toutes affichent fièrement leur féminité dans ce qui se trouve être une performance de rue, chantée et chorégraphiée.

Le titre du poème, que toutes reprennent d'une seule voix : *Un violeur sur ton chemin* (« Un violador en tu camino »). Ses paroles : « Le patriarcat est un juge/Qui nous juge pour être nées/Et notre punition/Est la violence que tu ne vois pas/C'est pas ma faute, ni de celle du lieu, ni de ma tenue/Le violeur, c'est toi/Ce sont les flics/Les juges/L'État/Le président/L'État oppresseur est un macho violeur... »

Comme la danse, le texte est l'œuvre du collectif féministe « Las Tesis », né lui-même dans les rues de Valparaíso, la grande cité chilienne des arts de rue. Sa deuxième représentation en a été donnée le 25 novembre 2019, simultanément à Valparaíso et Santiago, à l'occasion de la Journée internationale pour l'élimination des violences faites aux femmes. Ses paroles s'inspirent des thèses féministes de plusieurs chercheuses et universitaires, dont l'anthropologue argentino-brésilienne Rita Laura Segato. D'où le nom « Las Tesis » (« Les Thèses »), du groupe des quatre jeunes femmes

(Daffne Valdés Vargas, Sibila Sotomayor Van Rysseghem, Paula Cometa Stange et Lea Cáceres DÍA) que Patricio Guzmán interroge au mitan (51') de son film.

Bien plus qu'une manifestation (artistique et féministe) en marge de la manifestation (sociale et politique), ce chœur de femmes apparaît comme le cœur battant du mouvement d'insurrection générale contre les inégalités et les violences systémiques du pays. Un mouvement qui, s'il n'a pas de chef, s'incarne parfaitement dans le corps des femmes, dépositaires d'une douloureuse mémoire et de ses plus lointaines et lourdes revendications d'équité, de respect et de justice face au pouvoir patriarcal qui en confisque les droits, autres que celui d'assurer la reproduction et la domesticité.

La performance vise, sous une forme renouvelée, pacifique et ludique, à élargir l'audience d'une pensée intellectuelle habituellement limitée à un faible nombre. Son expression spectaculaire – chant et danse – doit marquer, séduire, convaincre les esprits. Son esthétique est politique, qui pratique également l'art du détournement parodique pour tourner l'adversaire conservateur en dérision. Ainsi, le titre du poème *Un violador sur ton chemin* détourne un slogan, *Un ami sur ton chemin* (« Un amigo en tu camino »), utilisé durant les années 1990 comme devise de campagne par les carabiniers, pourtant notoirement violents lors des manifestations, et auteurs notamment d'agressions et d'humiliations à l'égard des femmes lors des interpellations (mimées par les mains derrière la nuque lors de la chorégraphie). L'index accusateur désigne le système politique et judiciaire, coupable d'un silence complice (les yeux bandés) dans les affaires de viol au Chili, pays où le droit à l'avortement suscite toujours de fortes crispations.

Ce geste artistique se situe au cœur de la réflexion engagée par le vaste mouvement populaire, inséparable de la question fondamentale, humaine et philosophique, de la représentation des femmes dans la société – dans les assemblées et instances –, à l'heure de la réécriture de la Constitution du pays. Son féminisme militant a trouvé dans le contexte de soulèvement populaire chilien une résonance dont l'amplification, via les réseaux sociaux, lui a permis de faire florès par-delà les frontières du pays. Certains mouvements féministes, un peu partout dans le monde (y compris en Turquie), en ont depuis traduit ou adapté les paroles pour le reprendre à leur compte.

On signalera enfin qu'une seconde séquence de *Mon pays imaginaire* est consacrée à « Un violador en tu camino », où l'on peut dénombrer des dizaines de femmes suffisamment âgées pour avoir connu le régime fasciste de Pinochet (qui prohibait intégralement l'avortement), et manifestement ravies de rejoindre la lutte. Leur mémoire historique fusionne ainsi avec le présent et trouve dans ce bel élan de filiation l'heureux moyen de se greffer sur cet acte artistique, inédit sinon révolutionnaire, de contestation.

## Carnet de création



En octobre 2019, le troisième volet de son odysée mémorielle, *La Cordillère des songes*, sort à peine sur les écrans français que, dans les rues de Santiago du Chili, éclatent les premières manifestations étudiantes et lycéennes contre l'augmentation des tarifs de transports. Lesquelles provoquent une sanglante répression de la part des forces policières et militaires. Le documentariste Patricio Guzmán, qui se trouve alors en France où il réside depuis une quarantaine d'années, n'en croit pas ses yeux ni ses oreilles. Lui qui, dans la dernière séquence de *La Cordillère des songes*, émettait le vœu de voir un jour son pays retrouver sa joie et son enfance, semble sur le point d'être exaucé.

Dans les premiers temps, et bientôt pour cause de coronavirus, le cinéaste est empêché de voyager. Quelques-uns de ses amis, dont le producteur et documentariste Pedro Salas, présent dans *La Cordillère des songes*, tournent des images qu'ils lui envoient. Enfin, profitant d'une accalmie de la pandémie et de la réouverture des frontières, Patricio Guzmán peut s'envoler avec son équipe pour Santiago où, caméra à la main, il entreprend de documenter les étapes de ce qu'il qualifie bientôt de « révolution<sup>1</sup> ».

Plongé au cœur de l'actualité, le cinéaste ne peut alors rien anticiper ni écrire. Il tourne à la manière d'un journaliste-reporter, au jour le jour, qui doit « essayer d'imaginer l'avenir d'une situation qui n'en finit pas de se terminer... » Il filme au plus près d'une

---

<sup>1</sup> Toutes les citations sont extraites du dossier de presse du film.

action dont il s'efforce de capter l'énergie et de comprendre le mécanisme, alors qu'aucun leader charismatique, aucune tête connue n'émerge de la foule en colère. La lisibilité du mouvement s'avère pour lui d'autant plus difficile à déchiffrer qu'il découvre, à sa plus grande joie également, le rôle éminent joué par la jeune génération des femmes. Un rôle qu'il juge si déterminant qu'il choisit de lui accorder tout l'espace du film réservé aux entretiens. Enfin, signe du sursaut d'un pays qui a retrouvé sa mémoire, le cinéaste a l'heureuse surprise de reconnaître une petite « musique », héritée de son passé révolutionnaire : « L'une des choses qui m'a le plus marqué pendant ce tournage a été de réentendre les slogans de l'Unité Populaire d'Allende, c'est-à-dire d'écouter la même "bande son" qu'il y a 50 ans. C'était très surprenant et très émouvant... »

Deux sessions de prises de vue permettent au cinéaste et son équipe de procéder à la fois au repérage des lieux de tournage et au casting des « acteurs » intervenant dans le film. « Le premier tournage a duré huit semaines et le second trois, précise-t-il. Nous avons pu choisir des personnages, des situations, des lieux, comme s'il s'agissait d'un film de fiction. » Bien sûr, il n'est plus question pour lui de se lancer à corps perdu dans les rues de Santiago, comme à l'époque de *La Bataille du Chili*, aux côtés de son premier chef-opérateur, Jorge Müller Silva : « Tous les deux, nous courions après les événements sans nous soucier de la sécurité ni même savoir où nous allions finir. » Âgé de près de quatre-vingts ans au moment du tournage de *Mon pays imaginaire*, Patricio Guzmán a cette fois travaillé au plus près du terrain et « avec bonheur avec le jeune opérateur Samuel Lahu », non sans une certaine crainte de « la police encore plus violente qu'hier », déplore-t-il enfin.



## Matière à débat

### Filiation du combat social



*Mon pays imaginaire* est un peu l'histoire d'un rêve. Celui que Patricio Guzmán fait depuis des décennies, de voir un jour son cher Chili natal sortir de la torpeur dans laquelle l'ont plongé les années de junte militaire (1973-1990). Il aura suffi d'une étincelle pour que le pays s'embrace et se jette dans la rue et la violence afin de clamer son indignation face aux inégalités qui le rongent. Pour en comprendre l'emportement soudain, le documentariste renoue avec ses années de cinéma militant des années Allende (1970-1973) et, d'octobre 2020 à décembre 2021, parcourt des lieux qu'il a jadis arpentés pour documenter le rêve socialiste du « changement permanent » jusqu'au coup d'État de Pinochet.

Tout débute le 18 octobre 2019, et tout ramène, en effet, Patricio Guzmán (en voix off) à l'époque de son premier long-métrage documentaire, *La Première Année*, narrant l'élan d'espoir révolutionnaire suscité par les débuts de la présidence Allende. Les images extraites de *La Première Année*, posées à l'entame de son nouveau film, suggèrent une filiation entre les deux « révolutions », la seconde plongeant ses racines dans la première. De même, Patricio Guzmán relie *Mon pays imaginaire* à son dernier opus, *La Cordillère des songes*, en filmant des pierres, extraites du massif granitique des Andes et jonchant les rues comme après une grosse pluie. Ou plutôt une grosse colère sociale... Raccord. De jeunes hommes cassent les trottoirs de la capitale Santiago pour les réduire en morceaux qui, lancés sur les forces de police, deviennent des armes – les armes du peuple indigné.

Au cri, donc, de « Chile despertó ! » (« Le Chili s'est réveillé ! »), et parce qu'une nouvelle augmentation (finalement gelée) a rendu le ticket de métro plus cher de trente pesos (trois centimes d'euros), les lycéens et étudiants ont décidé de prendre leur destin en main et, « sans chef ni idéologie », d'afficher leur défiance à l'égard d'un modèle économique inégalitaire, notamment en matière de salaires et d'accès à l'éducation et à la santé. Sans tête pour les fédérer, tous ne forment pourtant qu'un seul corps, soudés dans le combat contre l'oppression, comme le montre la chaîne humaine qu'ils composent à se passer les pierres de main en main. Tous se sentent liés par le même élan premier et rageur, le même serment tacite, la même détermination à ne plus subir. Une colère sourde et une profonde amertume, longtemps tues et ravalées, les solidarisent et les galvanisent alors. Leur brutal éclatement produit une énergie libératrice, cathartique, consolatrice et unificatrice qui nourrit très vite leur mouvement de l'intérieur.

### Violences policières

Si, bien sûr, Patricio Guzmán, formé à « l'école » des partis, des intellectuels et des courants idéologiques, est convaincu de la légitimité de l'événement, il n'en demeure pas moins interdit face à sa forme émeutière. Et comme le spectateur, il est d'emblée frappé par le déchaînement de violence dont usent policiers et militaires pour « encadrer » les primo-manifestants, jeune peuple insoumis considéré *a priori* comme hostile et dangereux.

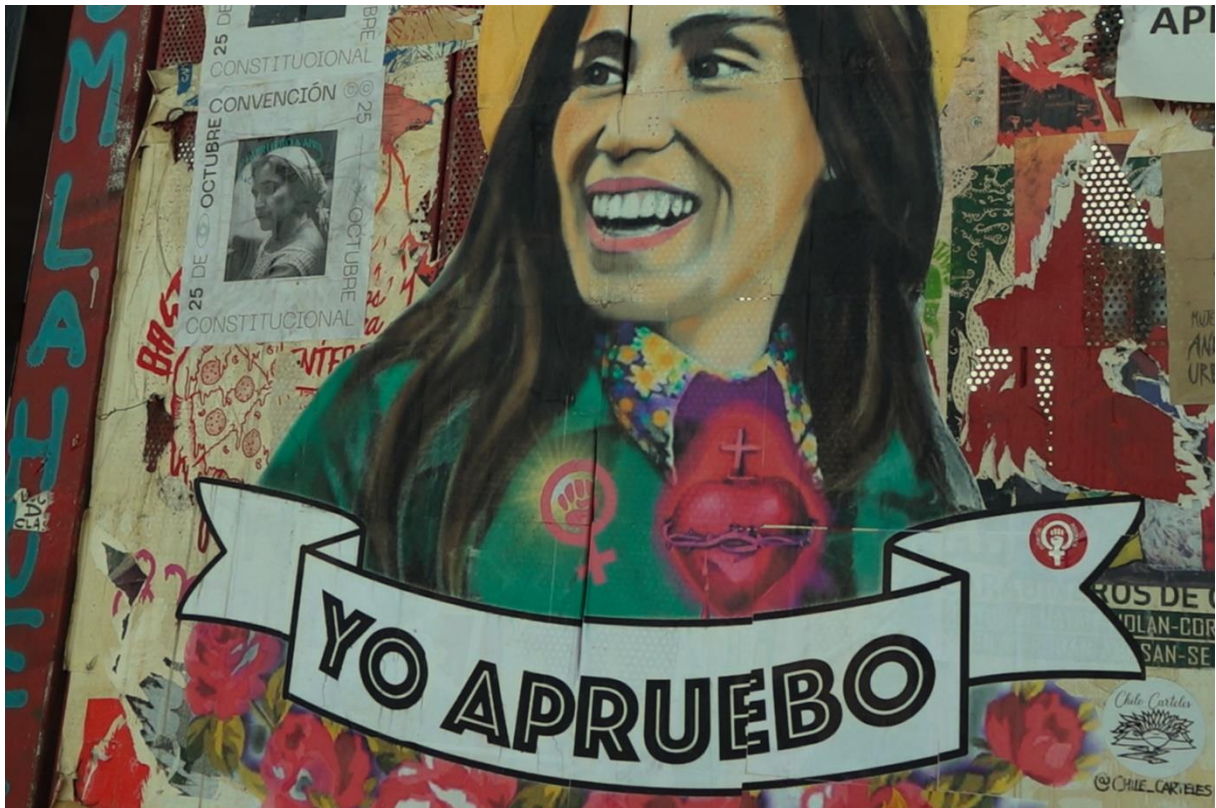
Hommes en armes, véhicules blindés, canons à eau, gaz poivré, fusils à grenades lacrymogènes, à plomb ou à balles en caoutchouc... Le déploiement de forces de répression impressionne. Le peuple chilien n'a pas seulement retrouvé la mémoire, le pouvoir politique a lui aussi retrouvé de vieux réflexes hérités des années Pinochet. La contestation sociale, dénigrée par le président de droite en place, Sebastián Piñera, doit être matée. L'état d'urgence du pays est, par conséquent, décrété, et l'armée déployée dès le 19 octobre 2019.

Or, loin de calmer les esprits, l'autoritarisme des dirigeants politiques attise la colère, comme celle de Catalina Garay, l'étudiante et mère à la cagoule fleurie, qui y puise les nutriments propres à alimenter sa révolte. Les forces de police anti-émeutes et les militaires, bras armé du pouvoir (*a fortiori* de la dictature d'autrefois), cristallisent le ressentiment des manifestants. Leur présence dans les rues est interprétée comme un déni de démocratie, poussant à la radicalisation du mouvement, tel que le montre le beau et courageux travail de la photographe Nicole Kramm qui, à l'instar de tous ceux (caméramans, reporters...) qui ont exercé leur métier pour témoigner des faits par l'image, a été prise pour cible par les militaires (une pratique courante sous Pinochet visant à intimider les médias).

Le lexique des manifestants (« Être en première ligne », « les boucliers », etc.), les impressionnantes mesures de protection corporelle (adoptées y compris par les secouristes, tels que Kitty, non épargnés par les militaires), les trente-deux morts officiels et les milliers de blessés (quatre cents mutilés par éborgnement !), autant que le discours vindicatif du président et son usage disproportionné de la violence répressive évoquent une situation de guerre civile. Pour sa part, Patricio Guzmán

s'offusque des exactions commises par la police et l'armée et s'interroge sur leur liberté d'action, impulsive et meurtrière, à l'égard d'une jeune population certes insoumise, mais pas criminelle. Une interrogation sous-tendue par une dénonciation de la liberté d'expression et des droits humains à l'intérieur d'une « démocratie ». Face à l'ultra-violence de la police, perçue comme une « force ennemie politisée conduisant au divorce total entre les forces armées et la population civile », selon la politologue Claudia Heiss, les manifestants doivent donc apprendre à dominer leur peur pour demeurer unis et résister.

### Les femmes : la voix et le visage de la révolte



Selon le face-à-face ou rapport de forces qu'il filme sur le terrain, Patricio Guzmán fonde son dispositif sur un point de vue unique (celui des manifestants) et sur une alternance de scènes de rue et d'images d'entretiens de treize femmes, filmées successivement, face caméra, dont la parole jette une lumière diversifiée sur la chronologie, les causes et les enjeux du mouvement. Elles sont étudiantes, cinéaste, journaliste, psychologue, médecin, linguiste, habitante d'un bidonville... Toutes décrivent un profond malaise social, vieux de trente ans de promesses non tenues et alimenté par une précarité économique généralisée. L'ampleur chaotique des manifestations est, par conséquent, à la hauteur de l'amertume et des attentes ; ces rassemblements, les plus massifs de l'histoire du Chili dont témoigne un saisissant plan aérien (sur une marée de 1 200 000 personnes, réunies place Baquedano, rebaptisée ce jour-là « Place de la Dignité »), constituent une suprême défiance au bas mépris de la parole présidentielle. Le peuple, uni dans un mouvement de convergence des luttes, n'est pas « en guerre » : il demande – exige – une transformation de fond en comble de la société. Toutes et tous, toutes générations confondues, rêvent, en effet, d'un



« Chili différent », fondé sur une meilleure répartition des richesses et le respect des individus, le droit de grandir dans un monde de dignité et de justice.

L'écrivaine Nona Fernandez évoque, pour sa part, son « soulagement » face aux désirs de changement des jeunes générations. Beaucoup souffrent ou ont souffert de la faim, comme l'étudiante Catalina Garay. Nombreux sont ceux qui vivent de peu ou dans des taudis, en attente d'un logement comme Mari Jose Diaz et sa famille. Les droits des minorités indigènes (près de 13% de la population, pour la plupart mapuche), réduites à l'invisibilité sociale, sont bafoués. Les femmes, dont plus de 60% composent les foyers pauvres du pays, sont, quant à elles, soumises aux lois du patriarcat qui les méprise. Réduites à un petit peuple corvéable, elles survivent, déchirées entre leur travail et l'éducation de leurs enfants, à 73% issus de mères célibataires, souligne la journaliste Monica Gonzalez.

Les femmes du Chili sont en première ligne de la contestation sociale, qui en a « la voix et le visage », se réjouit encore la journaliste. Comme tous ceux qui les entourent, elles sont résolues à prendre tous les risques pour que leurs rêves adviennent. Tournant le dos aux partis politiques (opportunistes ou corrompus à leurs yeux), toutes préfèrent croire en leur capacité de se saisir de leur destin et d'en finir avec la Loi fondamentale du pays, conservatrice et oppressive. La Loi, adoptée en 1980 sous la dictature, qui leur refuse, en tout premier lieu, la liberté de disposer librement de leur corps, limite plus généralement l'action de l'État et promeut l'activité privée dans tous les secteurs, notamment l'éducation, la santé et les retraites.

### Pour une nouvelle Constitution





Photographies et images du film font état de la joyeuse créativité artistique (performances, graffitis, fresques murales, etc.), comme manière de réinventer en permanence le mouvement, qui va, dans la durée, se pacifiant. Après les pierres, les pancartes et les slogans ; après l'action violente, la réflexion. Bruits de casseroles et cailloux cognés contre les murs forment dès lors la « bande-son de l'indignation, qui résonne comme une symphonie de protestation », s'emporte Patricio Guzmán dans un élan lyrique qui le caractérise. Cette musique de la révolte, et les discussions des Conseils citoyens organisés progressivement dans les quartiers, ont bientôt raison de la surdité du gouvernement qui accepte de convoquer un référendum, en octobre 2020.

80% des votants s'expriment favorablement au changement de Constitution et sur l'organe auquel il souhaite en confier le pouvoir : une Assemblée constituante. Élué démocratiquement en mai 2021, celle-ci est alors composée, à parité hommes-femmes, de citoyens. La linguiste d'origine mapuche Elisa Loncón en assure la première présidence. Réunie au sein de l'hémicycle parlementaire, la Convention constitutionnelle veille alors à accorder une place inédite aux femmes et aux peuples indiens autochtones dans la société, tout en s'efforçant de résoudre quelques-uns des « problèmes majeurs du Chili [que] sont, selon la médecin Natalia Henriquez, l'élitisme excessif dans le milieu politique, la concentration du pouvoir et l'exclusion de la diversité. »

Répondant au bel optimisme du mot mapuche « Marichiweu » (« Jamais ils ne nous vaincront ») d'Elisa Loncón, Patricio Guzmán veut enfin croire à la naissance d'un nouveau pays imaginaire. Son jeune président de 35 ans, Gabriel Boric, fraîchement élu (en décembre 2021), semble en dessiner l'avenir. Confiant, le documentariste referme donc son film par la boucle et voit dans les pierres de la colère du début les fondations d'une nouvelle maison. Avant cela, il demande encore à la joueuse d'échecs, Damaris Abarca, quel plus grand danger pourrait survenir. « Ce serait, confie-t-elle, qu'on arrête de croire en la Convention et qu'on garde la Constitution du dictateur. Ça pourrait arriver et ce serait le plus grave. »

Le 4 septembre 2022, alors que *Mon pays imaginaire* s'apprêtait à prendre la route des salles françaises, 62% des votants ont rejeté, lors d'un nouveau référendum, le projet de nouvelle Constitution, progressiste, féministe, écologique et sociale, élaborée pendant un an par l'Assemblée paritaire de citoyens. Le pays imaginé par Patricio Guzmán devra encore attendre...

### **Envoi**

*J'veux du soleil* (2019) de François Ruffin et Gilles Perret. Avec son titre en forme d'injonction au bonheur et son format de *road-movie*, le documentaire de l'auteur de *Merci patron !* (2016) entraîne le spectateur durant six jours sur les routes de France à la rencontre du mouvement des « Gilets jaunes », entamé en novembre 2018, afin d'en sonder la profondeur de la souffrance et du sentiment de relégation.